

**Compte-rendu du séjour en Andorre** (O.R. 6281990, 6282053  
et 6282075)  
26 au 29 juin 2016



Suivant qui s'en souvient, le séjour en Andorre a été, soit un bonheur total, soit la pire des tortures physiques. Heureusement, une seule personne appartient à la seconde catégorie.

Paulette aurait pu s'écrier en arrivant sur l'aire du pique nique du premier jour, comme Guillaumet dans les Andes : « Ce que j'ai fait, aucune bête ne l'aurait fait ! » Qui l'a vue, et les témoins sont nombreux, déboucher de la dernière pente herbeuse qui précédait le lac, apogée de la marche du premier jour, n'en est toujours pas revenu. Les traits tirés, le visage cireux et le souffle court, elle faisait peine à voir malgré l'absence de plainte de sa part (Il est vrai qu'elle ne pouvait prononcer aucun son) Heureusement plus d'une heure de repas sous forme de diète et une fin de parcours tout en descente accompagnée par un guide prévenant, eurent le don de lui permettre de rejoindre les voitures encore vivante. Un médecin consulté un peu plus tard, diagnostiqua une bronchite et releva 39° de température. Une véritable héroïne cette Paulette. Tout le monde connaissait sa gentille discrétion, il faut maintenant ajouter une volonté et une résistance à la douleur exemplaires.

Heureusement le reste de la troupe échappa à la malédiction médicale et conservera de ce séjour un souvenir plein de soleil, d'images magnifiques, avec un brin de fatigue physique largement compensé par la fierté de l'avoir fait. Seule ombre au tableau, le surpoids d'épuisement causé par les innombrables séances de fou rire qui cisailent les jambes plus efficacement que la pente la plus abrupte. Les responsables sont bien connus mais bénéficieront de l'anonymat. N'empêche, dès le premier jour, le plaisir fut immense. Pascal et Gilles, nos guides, surent rapidement jauger les possibilités de notre troupe et nous proposèrent des circuits particulièrement bien adaptés. Chacun, dans un style différent, souple autorité pour l'un, délicate empathie pour l'autre, compétence et somme de connaissances, rehaussée d'un savoir faire parfait pour les deux, nous offrit une prestation idéale.

Du pont de l'Incles à Soldeu, où nous avons laissé les voitures, jusqu'au pont de Bonavida, la balade du premier jour avait démarré de la meilleure façon : pas trop d'efforts physiques pour surplomber le cours d'un petit ruisseau au fond d'une jolie vallée boisée. Au bout d'un certain temps de marche agréable, un virage à quatre-vingt-dix degrés vers la gauche sur le pont de Bonavida permettait à la fois de franchir l'Incles et de passer à la pente supérieure sur l'herbe des estives récemment sortie de la neige. Le groupe en profita pour se scinder en deux. Les plus fringants avec Pascal ouvraient la voie, les plus normaux papillonnaient derrière à la découverte de la flore locale narrée par Gilles. Encore un virage à gauche à quatre-vingt-dix degrés au confluent des ruisseaux del Manegor et de l'Isla rendait la progression moins pénible mais la vue toujours plus magnifique jusqu'au refuge du bord du lac de Sorda. Regroupement général (et découverte du comportement héroïque de Paulette) avant le déjeuner sur l'herbe ouvert par l'apéritif au Ratacia hissé par le préposé à la caisse noire transparente. Ce fut le début de la querelle sémantique qui perdura tout le séjour quant à la confusion entre Ratacia et Ratafia. La suite est un peu plus banale avec la composition de deux équipes différentes pour emprunter deux itinéraires séparés pour le retour, dans un univers de fleurs communes ou endémiques, plus magnifiques les unes que les autres, largement commentées par le

guide de service. Par ailleurs, peut-être ne faut-il pas relater la vélocité excessive que mirent deux personnes à dévaler la dernière pente et que le guide finit par retrouver à la fin de l'expédition, abrités des regards, sans qu'il soit possible d'affirmer que le pire s'était produit ? L'une des deux personnes n'est-elle pas mariée ? Mais cela ne nous regarde pas.

Un peu plus tard, de retour à l'hôtel, mission fut donnée à l'un d'entre-nous, spécialiste de la question, de découvrir un bar susceptible d'accueillir notre troupe. Après de nombreux zigzags dans la ville, son dévolu se porta sur la terrasse d'un bistrot, dont le patron, peu amène, ne réussit pas à faire tomber notre bonne humeur, pas plus que le soleil se jouant de parasols jamais à la bonne place. Alors, sans doute pour noyer notre chagrin, après le repas du soir, circula entre les convives un petit élixir (amené par un certain fêlé du gué) qui déverrouilla les vocations rentrées d'artistes lyriques, à tel point qu'un groupe de gamins, bien sages à la table voisine, ne put s'empêcher de participer à la chorale.

Le lendemain matin le départ pédestre est donné depuis le Grau du Roig. Tout de suite la rude pente encombrée de grosses pierres malveillantes crée la sélection des deux groupes de niveaux qui n'arrêteront pas de jouer à l'accordéon toute la matinée sous les sifflets inquiets des marmottes. L'épreuve est redoutable mais la récompense est énorme. Passons sur la vision d'un triton endémique des Pyrénées qui se faufile entre les pierres d'un laquet, épargné par l'envahissement de la végétation, pour tomber en arrêt, à l'entrée d'un cirque, devant l'étang Primer dont les eaux étincellent au soleil. Comme par hasard la pente s'est atténuée et le panorama est magnifique. Un spectacle à couper le souffle si celui-ci n'avait déjà été coupé par l'effort de la montée. En réalité nous n'en étions qu'à son début. Bientôt un deuxième étang s'offrait à notre vue, puis un troisième... Chaque fois la même beauté différente.



Est-ce l'effet de l'altitude ou la griserie des images, toujours est-il que l'un d'entre-nous, perdant le sens des réalités, décida de placer un repère sur le bord d'un lac avec sans doute l'intention d'y revenir tout seul pour profiter égoïstement de sa présence. N'ayant en sa possession qu'un simple bâton de marche qui lui avait généreusement été prêté d'ailleurs, il attendit que le dernier du groupe fût passé pour planter le dit bâton en guise de témoin. Ce n'est que bien plus tard, au cinq ou sixième lac peut-être, que notre poète, retrouvant sa lucidité ou ressentant un manque, repartit discrètement en arrière récupérer le bâton d'emprunt. Las, celui-ci avait déserté le poste et notre poète fût condamné à terminer le séjour sans prothèse d'équilibre. Heureusement ce sordide



incident ne gâcha pas le plaisir des autres marcheurs du groupe qui continuèrent, sautant de rochers en rochers, à découvrir la suite des lacs. Au total dix-neuf furent dénombrés sans qu'à aucun moment l'impression d'écœurement ne se manifeste. Puis vint l'heure du repas. Comme par miracle le deuxième groupe se trouvait au plus près du premier ce qui permit d'attaquer le pique-nique ensemble dans un décor de rêve.

Le long retour aux voitures aurait-été un banal plaisir tout en admirant le comportement d'une marmotte qui nous guettait depuis un rocher, si notre dissipé de service, au prétexte de faire au plus court, n'avait fait fuir l'animal sans même l'apercevoir. Il fut décidé de ne pas sanctionner son attitude.

Plus tard, retournés à Encamp, un impérieux besoin d'étancher notre soif avant le repas du soir, nous conduisit à un bistrot situé juste de l'autre côté de la rue de celui qui nous avait si mal accueillis la veille. Cette fois le patron était d'une bonhomie incomparable. Les demis nous furent servis dans des choppes contenant effectivement la moitié d'un litre. La tête des clients ! Arriva ensuite des tartines diverses pour accompagner la bière. Et au final, seules furent facturées les tartines, le tout dans une bonne humeur comparable à la nôtre. Moralité : Les patrons de bars andorrans sont très sympas quand ils sont portugais !

Dés le premier soir, un groupe de moins fatigués que les autres, avait pris l'habitude d'arpenter les rues d'Encamp à la recherche de curiosités endémiques. Parmi eux des esprits scientifiques de haut niveau, capables de donner, sans hésitation, le nombre d'électrons qui entourent un atome de césium 137, ou de décortiquer avec les doigts un proton d'hydrogène pour en séparer les particules, bref, des tronches. Les voies du Seigneur, comme chacun sait, étant impénétrables, nul ne peut dire pourquoi leurs pas furent guidés vers un espace de jeux enfantin. Après avoir joué un moment à la marelle, ils tombèrent ensuite en arrêt devant un ensemble de dessins sur le sol qui ne manqua pas de les intriguer. Il y avait de quoi ! Imaginez un cercle d'une dizaine de mètres de diamètre, entouré, sur un arc, de deux séries de nombres ne dépassant pas la douzaine, bordé toute la circonférence du nom des plus célèbres capitales mondiales et indiquant les quatre coins cardinaux. Sur un diamètre de ce cercle la figure géométrique d'une hélice où s'inscrivent irrégulièrement, les mois de l'année. Bien sûr d'innombrables hypothèses furent élaborées mais aucune ne retint l'unanimité. En conséquence les deux premières nuits furent agitées. Il fallut attendre le troisième soir, où pratiquement l'effectif des randonneurs était au complet, pour que l'énigme soit résolue. Bien sûr l'intuition de l'un d'entre nous (dont je tairai le nom pour éviter tout conflit d'intérêt) avait bien reconnu des symboles gnomoniques<sup>1</sup> mais sans conviction. Il fallut attendre le comportement pragmatique d'un autre d'entre nous (dont je tairai aussi le nom pour éviter une inflation de son omniprésence dans l'actualité du groupe) pour obtenir la vraie réponse. Il se précipita sur un couple d'amoureux qui s'enlaçaient sur un banc pour les sommer de traduire l'explication écrite en catalan. Et tout devint clair : Il s'agissait tout simplement d'un analemma<sup>1</sup> permettant de connaître l'heure solaire dans les principales capitales du monde en se positionnant sur le mois actuel et en observant l'ombre induite. Or il faisait nuit et la nuit chacun sait que le soleil ne produit pas d'ombre, ce qui explique que nos cerveaux scientifiques se soient perdus dans des hypothèses lunaires. Malheureusement la découverte de la vérité entraîna des dommages collatéraux : Le couple de traducteurs se disputait sur le banc. Il fallut une nouvelle intervention du médiateur pour rétablir la paix dans leur jeune ménage. Le lendemain, la bande à Colette, allait se faire confirmer au Syndicat



---

<sup>1</sup> Inutile de préciser que ces termes ont été tirés, après coup, des dictionnaires d'internet. Mais jouer au savant est toujours glorifiant.

d'Initiative ce que nous avons appris au prix d'un drame familial. Qui oserait, dorénavant, prétendre que les marcheurs avancent la tête vide ?



Restait la dernière randonnée du séjour dont se dispensa la bande à Colette pour cause de solidarité avec Paulette, bande qui s'enrichit d'un quatrième élément dont le foie est allergique à la bière. Pour les rescapés, Pascal avait réservé la balade la plus célèbre puisqu'elle se déroule dans la vallée du Madriu<sup>2</sup>, classée au patrimoine de l'UNESCO pour avoir su conserver son héritage historique exempt des « pollutions » modernes. Nous voilà démarrant au-dessus du village des Escaldes, dans une forêt abritant du soleil pour progresser à

flanc d'une vallée où l'on devine tout au fond les restes d'une vie pastorale. Les tintements des cloches des vaches montent jusqu'à nous et par moments il est possible de distinguer une « borde » entourée de quelques prés. Le sentier qui nous supporte est confortable pour nos pieds malgré ses perpétuelles montées et descentes qui se soldent au final par un gain d'altitude. Alors qu'en moyenne nous n'arrêtons pas de monter nous avons l'impression de descendre car nous nous rapprochons du ruisseau qui, si j'ose dire, monte plus rapidement que nous. Finalement nous nous retrouvons au même niveau dans un pré dominé par un gîte rempli de randonneurs. Le pré est suffisamment vaste et le ruisseau suffisamment accueillant pour que nous y installions le bivouac. Seul désagrément, trois jeunes garnements, sur l'autre rive, démontent les antiques murs de séparation pour en projeter les pierres. Heureusement pour leurs fesses, le pont pour les rejoindre obligerait à un effort supplémentaire que le repos du repas interdit. Finalement l'interpellation par Pascal, notre guide, d'une



monitrice nonchalante, fait cesser le massacre. Le retour aux voitures par un chemin parallèle puis commun à celui de l'aller, ne s'annonce pas très compliqué, sauf qu'il faut gravir quelques côtes pentues que le temps orageux rend encore plus pénibles. Un dernier effort soutenu et nous reconnaissons le chemin du matin. Quelqu'un a senti une goutte ? Plusieurs même... Si près du but ce serait trop bête de se mouiller... et nous sommes en pleine bêtise : la pluie s'abat sur nous avec quelque violence. Sus aux abris. Justement il y en a un. Tout le monde s'y serre jusqu'à l'accalmie puis il est possible d'atteindre les voitures.



Maintenant le moment émouvant de la séparation et l'au-revoir au guide. Comme à son habitude, Pierre est sur le point de nous faire pleurer mais nous réussissons à le faire taire.

Rompez les rangs !

*Jean*

*Illustrations M.-Odile et J.-Paul*

---

<sup>2</sup> J'invite les compétents à corriger mes écrits si j'ai commis des erreurs de noms.